

riches et abondants, de labours profonds et multipliés, et de sarclages rigoureux ; mais elles fourniraient elles-mêmes de bien faibles produits, comme il est facile de s'en convaincre partout où elles sont soumises à une culture peu soignée.

Septième et dernier exemple.—Il est généralement reconnu que le sarrasin, qui se cultive généralement le plus souvent sur des terres peu fertiles, les épuise moins que les autres plantes qui le suivent ou le précèdent dans les assolements, dans lesquels il est ordinairement admis, ou comme récolte préparatoire, ou comme récolte supplémentaire, ou enfin comme récolte secondaire la même année, et quelquefois aussi mais trop rarement, comme engrais végétal.

Le sarrasin, plante recommandable à tant de titres, est pourvu de rameaux nombreux et longtemps herbacés, garnis de feuilles tendres et très-multipliées qui ombragent complètement la terre et étouffent la plupart des plantes nuisibles qui s'y trouvent. Une portion assez considérable de ces tiges et la presque totalité des feuilles, après s'être conservées longtemps vertes, restent sur le sol et lui rendent une forte partie de ce qu'elles lui avaient emprunté.

Les plantes de sarrasin parcourent, d'ailleurs, ordinairement le cercle de leur végétation en trois mois environ, et, toutes choses égales, plus la végétation des plantes est courte et accélérée, moins elles épuisent la terre, comme cela s'observe à l'égard du blé, de l'avoine et de l'orge, dont l'ordre de succession, lorsqu'il a lieu dans les assolements anciens, est ordinairement réglé sur la durée respective de leur végétation autant que sur l'épuisement relatif que ces céréales occasionnent.

Ces diverses preuves confirmatives du principe que nous établissons, suffiront sans doute pour en bien démontrer toute l'importance, et chaque cultivateur pourra au reste en faire aisément l'application à sa pratique.

Nous dirons, avant de terminer cette *causerie*, que quand même il serait vrai, comme quelques cultivateurs le pensent, que les plantes fauchées en vert et toutes celles qui forment des récoltes améliorantes, n'améliorent réellement le sol qu'en le nettoyant, l'ameublissant, et parce qu'elles reçoivent souvent aussi des engrais, leur culture soignée n'en serait pas moins précieuse sous plusieurs rapports fort importants, et il ne serait pas moins utile de les alterner avec les cultures les plus épuisantes ainsi que le font avec succès tous les bons cultivateurs.

(A suivre.)

Le travail à la ville et à la campagne.

L'agglomération d'ouvriers dans les villes devient un sujet d'inquiétude très grave et qui amène à des conséquences terribles, principalement dans la ville de Québec qui a été témoin depuis deux à trois ans de scènes les plus violentes et les plus désastreuses. L'ouvrage ne peut suffire à l'immense population ouvrière qui s'y trouve : de là l'obligation d'un côté de réduire les salaires, et de l'autre de n'accorder de l'emploi qu'à un nombre trop restreint d'ouvriers ; de là encore les plaintes et les menaces qui se traduisent par des voies de fait, malheureusement encore par le recours aux armes et l'effusion du sang. Parmi les ouvriers de Québec, deux nationalités qui

jusqu'ici avaient vécu en frères se disputent actuellement le droit d'obtenir de l'ouvrage pour le déchargement et le chargement de bâtiments qui sont actuellement dans le port de Québec. Jusqu'au printemps dernier l'accord était tellement parfait, que dans une même société, canadiens-français et irlandais, la distribution du travail se faisait à la satisfaction de tous les membres. Par malheur la division s'est faite parmi les membres de cette société. La minorité qui se compose d'irlandais, tenait à un salaire trop élevé et plutôt propre à empêcher le chargement des bâtiments dans le port de Québec et diminuer les chances d'obtenir du travail ; les canadiens français au contraire consentaient à une réduction du tarif exorbitant établi par la société. Depuis quelques semaines, sans doute parce que le travail devenait de plus en plus rare, la minorité, c'est-à-dire la partie irlandaise, se disputait le droit d'obtenir tout l'ouvrage au détriment de la partie canadienne-française : de là la dissolution de la société et l'organisation de deux sociétés de nationalité différente.

Malheureusement les irlandais se sont obstinés dans leur exigence égoïste : celle de s'accaparer le travail, à l'exclusion des canadiens-français ; ils ont même refusé à ces derniers le droit de s'organiser en société en les accablant les armes à la main et jusqu'à l'effusion du sang : scène des plus épouvantables, et qui vendredi dernier a jeté la consternation et l'épouvante par toute la ville de Québec.

On reproche, avec vérité sans doute, aux autorités municipales de Québec de n'avoir pas été assez vigilantes à essayer de prévenir cette effusion de sang, quand l'on savait que dans un coin de la ville de Québec, l'on préméditait un semblable attentat à la liberté des gens. Il eut été alors, bien plus facile, d'arrêter le cours de cet attentat qu'il l'est actuellement d'empêcher ceux qui ont subi le feu de se venger de la mort de leurs frères.

Les dernières nouvelles que nous recevons de Québec informent que la tranquillité semble se rétablir. Lundi, il y avait à la Salle Musicale de Québec une assemblée des plus hautes notabilités de cette ville, afin d'aviser au moyen de rétablir la paix. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec, que l'on avait invité à cette réunion, a fait appel à la population de Québec d'essayer par tous les moyens possibles à rétablir le règne de la paix dans cette ville autrefois si paisible.

Nul doute, que parmi ces canadiens français, il s'en trouve un grand nombre qui autrefois étaient des cultivateurs, et qu'un faux calcul, une malheureuse imprévoyance leur ont fait préférer le travail des villes à la charrue. Que d'amères réflexions doivent se passer dans leur âme quand ils se voient obligés de se disputer le pain nécessaire à l'entretien de leur famille, au risque de leur vie ; tandis que la terre qu'ils avaient autrefois en partage ne demandait d'autres soucis pour leur procurer ce même pain, qu'un travail bien moins pénible que celui que l'on endure à porter au bout du bras ou à l'épaule de lourds madriers du matin au soir, et de se voir exposés le plus souvent à la contagion de gens désœuvrés qui exploitent leurs malheurs, pour les attirer dans des bagarres que les désœuvrés suscitent pour se livrer avec plus d'aise au vol et au pillage qu'ils ne pourraient autrement exécuter avec avantage.